

car, comme il avait la confiance et l'estime de tout le monde, on le prenait volontiers pour arbitre des différends qui survenaient dans la paroisse. Combien de fois n'a-t-il pas rétabli la concorde dans les familles, réconcilié les ennemis, anéanti et fait cesser des divisions déjà bien anciennes, ramené au devoir des personnes qui ne ménageaient pas leur pasteur, sous prétexte qu'elles avaient à se plaindre de ses procédés ! Son esprit conciliant, son caractère gai, ses manières simples, douces et affables, lui gagnaient tous les cœurs, et les méchants comme les bons lui étaient attachés, et recevaient avec plaisir ou du moins sans trop de peine, ses avis, ses conseils et même ses réprimandes.

Il avait le rare talent de plaire même en corrigeant : semblable à un bon médecin qui, obligé de donner des remèdes amers, les environne de tous les adoucissements possibles, il donnait toujours à ses réprimandes une tournure agréable par quelques paroles d'excuse, de louange ou d'encouragement, faisant ainsi avouer les torts et sentir les conséquences d'une mauvaise conduite sans froisser l'amour-propre. Dans ses courses, ayant rencontré, un jour de dimanche un homme qui battait sa faux, il lui fit remarquer que le travail qu'il faisait n'était pas permis à pareil jour, parce que c'était une œuvre servile qui n'était pas nécessaire. Aussitôt cet homme cessa, et se mit en devoir de se retirer. M. Champagnat, pour adoucir la réprimande, lui dit : « Mon ami, vous ne saviez pas que vous faisiez mal ; et je suis sûr que vous n'auriez pas travaillé si vous aviez su que vous faisiez une faute. — Non, répondit le bon villageois, enchanté d'un si doux procédé à son égard ; et en tous cas, ajouta-t-il, je vous promets de n'y pas revenir. »

Quand il arrivait de ces pénibles courses, il était ordinairement tout baigné de sueur et tout harassé de fatigue ; cependant, au lieu de prendre du repos, il se mettait incontinent au travail, sans vouloir accepter aucun rafraîchissement. Il ne prenait rien non plus chez les particuliers, à

moins d'une grande nécessité ou qu'il n'y eût des raisons graves d'agir autrement. Un mot, qui lui échappa dans une circonstance, nous donne une idée exacte de ses fatigues, de ses travaux et de tout ce qu'il a souffert pendant les huit années qu'il desservit, en qualité de vicaire, la paroisse de La Valla. Passant plus tard avec un de ses intimes amis sur les montagnes de Pila, et traversant une partie de la paroisse, il jeta un coup d'œil sur ces pays qu'il avait parcourus dans tous les sens, et s'arrêtant tout à coup, il s'écria : « Que de pas j'ai faits sur ces montagnes ! que de chemises j'ai mouillées dans ces chemins ! Je crois que si toute l'eau que j'ai suée dans mes courses était réunie dans ce vallon, il y en aurait assez pour prendre un bain. » Puis il ajouta : « Mais si j'ai bien sué, j'ai la douce consolation qu'aucun malade, grâce à Dieu, n'est mort sans que je sois arrivé à temps pour lui donner les secours de la religion, ce qui est pour moi aujourd'hui une des choses qui me consolent le plus. »

CHAPITRE SIXIÈME

M. Champagnat fonde l'institut des Petits-Frères de Marie. Vocation de ses premiers disciples. Règle de conduite qu'il leur donne.

LES travaux du saint ministère, et les fruits de salut qu'il opérait dans les âmes, n'avaient pas fait perdre de vue à M. Champagnat son projet de la fondation des frères. Cette pensée le poursuivait partout : au milieu des occupations les plus absorbantes, dans ses courses et dans

ses visites chez les gens de la campagne, qu'il trouvait dans la plus grande ignorance, dans les catéchismes qu'il faisait aux enfants, dans ses prières et jusqu'à l'autel pendant le saint sacrifice de la messe. Dans ses communications avec Dieu, il ne cessait de lui recommander ce projet; souvent il lui disait : « Me voici, Seigneur, pour faire votre sainte volonté. » D'autres fois, craignant d'être victime d'une illusion, il s'écriait : « Mon Dieu, éloignez de moi cette pensée si elle ne vient pas de vous, et si ce dessein ne doit pas tourner à votre gloire et au salut des âmes. » Ces incertitudes qui n'étaient que des effets de sa profonde humilité, ne l'empêchaient pourtant pas de préparer l'exécution de son projet; et dès le premier jour qu'il fut à La Valla, il avait jeté les yeux sur un jeune homme pour en faire le premier sujet de la société qu'il désirait fonder. Ce jeune homme l'étant venu chercher la nuit pour confesser un malade, M. Champagnat en prit occasion pour lui parler de Dieu, des vanités des choses de la terre, pour l'engager à la pratique de la vertu, et pour le sonder sur ses dispositions par rapport à un état de vie. Il fut si satisfait de ses réponses et des bons sentiments qui l'animaient que, dès le lendemain, il alla le trouver dans sa maison et lui porta le *Manuel du chrétien*. Comme Jean-Marie Granjon (c'est le nom du jeune homme) refusait de le recevoir sous prétexte qu'il ne savait pas lire : « Prenez-le toujours, lui dit M. Champagnat, vous vous en servirez pour apprendre à lire, et moi-même je vous donnerai des leçons si vous le voulez. » Quelque temps après, il l'engagea à venir demeurer dans le village de La Valla, afin qu'il pût le voir plus souvent et lui donner des leçons plus suivies. Jean-Marie Granjon vint donc se fixer près de l'église et, sous la conduite de M. Champagnat, il n'apprit pas seulement à lire et à écrire, mais il devint encore pour toute la paroisse un modèle de piété et de vertu.

Les choses en étaient là, quand un événement, ménagé sans doute par la Providence, vint fixer les incertitudes de

M. Champagnat, et le déterminà à s'occuper sans retard de l'institution des frères. Un jour, il fut appelé pour aller confesser dans un hameau un enfant malade, et selon son habitude, il y alla tout de suite. Avant de confesser l'enfant, il l'interrogea pour s'assurer s'il était suffisamment instruit des vérités de notre sainte religion pour recevoir les sacrements; il ne fut pas peu surpris de voir qu'il ignorait les principaux mystères, et qu'il ne savait pas même s'il y avait un Dieu. Affligé de trouver un enfant de douze ans dans une si grande ignorance, et effrayé de le voir mourir en cet état, il s'assied à côté de lui pour lui apprendre les principaux mystères et les vérités essentielles du salut. Il passa deux heures pour l'instruire ou pour le confesser, et ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'il lui apprit les choses les plus indispensables : car l'enfant était si mal qu'il comprenait à peine ce qu'on lui disait. Après l'avoir confessé, et lui avoir fait produire plusieurs fois les actes d'amour de Dieu et de contrition pour le disposer à la mort, il le quitta pour aller administrer un autre malade qui se trouvait dans la maison voisine. En sortant il s'informa de l'état de l'enfant : « Il est mort un instant après que vous l'avez quitté, » lui répondent ses parents tout en pleurs. Alors un sentiment de joie, pour s'être trouvé là si fort à propos, se confond dans son âme avec un sentiment de frayeur, causé par le danger qu'avait couru le pauvre enfant, qu'il vient peut-être de retirer des portes de l'enfer. Il s'en retourne tout pénétré de ces sentiments, et en se disant souvent à lui-même : « Combien d'autres enfants sont tous les jours dans la même position et courent les mêmes périls, parce qu'ils n'ont personne pour les instruire des vérités de la foi ! » Et alors la pensée de fonder une société de frères, destinés à prévenir de si grands malheurs en donnant aux enfants l'instruction chrétienne, le poursuit avec tant de force, qu'il va trouver Jean-Marie Granjon, et lui communique tous ses projets. Après lui avoir fait comprendre tout le bien que l'institut qu'il s'agissait de fonder

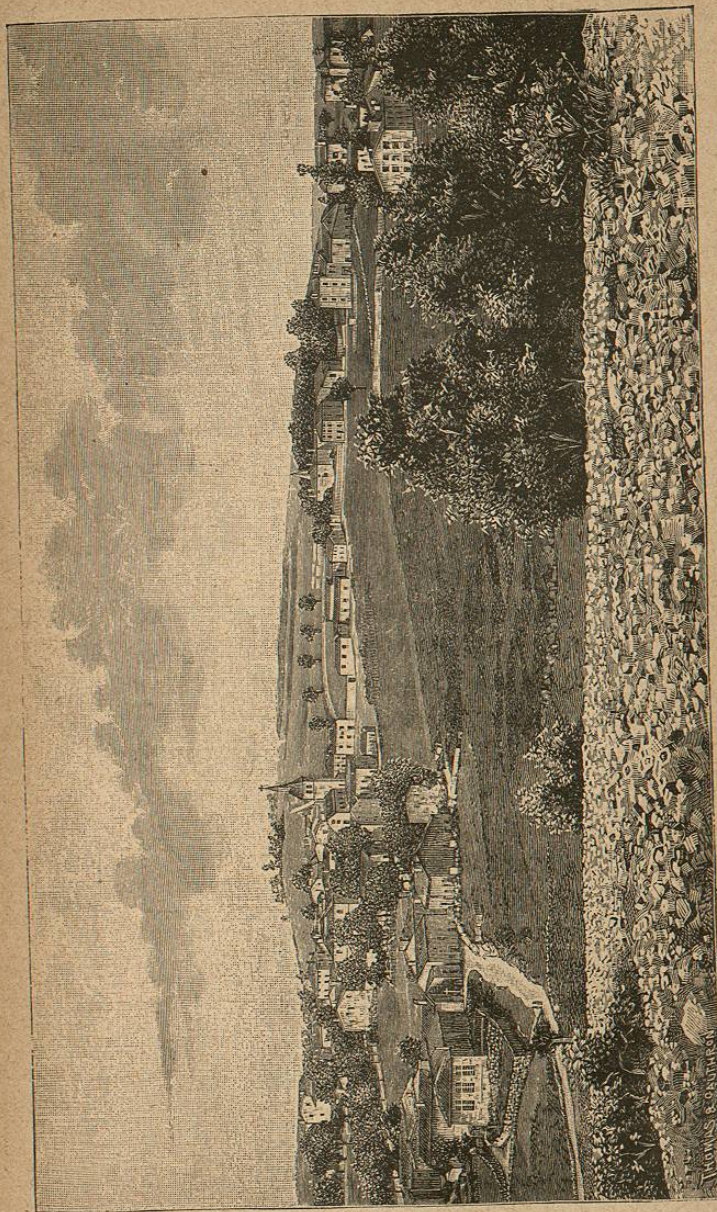
pourrait faire, il lui demande s'il lui plairait d'en faire partie et de se consacrer à l'éducation des enfants. Le jeune homme, qui l'avait écouté avec une profonde attention, lui répond : « Je suis entre vos mains ; faites de moi tout ce que vous voudrez. Je m'estimerai infiniment heureux de consacrer mes forces, ma santé et ma vie même à l'instruction chrétienne des petits enfants, si vous m'en croyez capable. » Charmé et édifié de cette réponse, M. Champagnat lui dit : « Courage ! Dieu vous bénira, et la sainte Vierge vous amènera des confrères. » Cette promesse ne tarda pas à se réaliser, et le samedi de la même semaine un enfant vint s'offrir pour partager son genre de vie.

Jean-Baptiste Audras, enfant d'une innocence tout angélique, trouve un jour sous sa main le *Pensez-y bien*, et le lit avec autant d'attention que d'avidité. Cette lecture lui fait verser des larmes, et prendre la résolution de sauver son âme, quoi qu'il lui coûte. Dans cette disposition, il se jette à genoux, demande à Dieu ce qu'il doit faire pour le servir parfaitement, et il se lève avec la résolution de quitter le monde, et d'entrer dans la congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes. Après avoir nourri ce projet pendant quelques jours, il s'en ouvre à ses parents qui n'en tiennent pas compte, et prennent ses desseins pour des velléités d'enfant. Quelques mois s'écoulèrent, et sa résolution d'embrasser l'état religieux, ne faisant que se fortifier, il s'échappe un dimanche de grand matin, va entendre la messe à Saint-Pierre de Saint-Chamond ; il se présente ensuite chez les Frères, demande à parler au frère directeur, lui fait part de son projet et le prie de l'aider à l'exécuter, en écrivant en sa faveur au supérieur général de l'institut. Le frère directeur, touché de ces bonnes dispositions, le confirme dans son pieux dessein ; mais il lui fait observer qu'il est encore trop jeune pour être reçu au noviciat ; il l'engage ensuite à recommander à Dieu sa vocation, et à consulter son confesseur sur cette importante affaire. Les paroles de ce bon frère ne le satisfirent qu'à

moitié. S'il était tout joyeux de se voir confirmé dans sa résolution de quitter le monde, et de l'assurance qui lui était donnée d'être reçu chez les Frères des Ecoles chrétiennes, il était affligé de se voir condamné à attendre encore quelque temps. Mais sa docilité à faire ce qui lui avait été prescrit, lui mérita la grâce d'arriver à son but plus tôt qu'il ne pensait. Le samedi d'après, il va se confesser à M. Champagnat, lui fait connaître ses dispositions, la démarche qu'il a faite à l'insu de ses parents pour entrer chez les frères, et ce qui lui a été répondu. Après l'avoir écouté, et avoir examiné les motifs de sa vocation, M. Champagnat crut trouver en lui la seconde pierre de l'édifice qu'il se proposait d'élever. C'était la première, car nous verrons plus loin que l'autre jeune homme ne persévéra pas. Toutefois, ne jugeant pas à propos de faire connaître à son pénitent le fond de sa pensée, il se contenta de l'encourager à persévération dans la résolution qu'il avait prise d'embrasser la vie religieuse, et de l'engager à prier avec ferveur pour connaître les desseins de Dieu sur lui. Ayant remarqué que le jeune Audras l'écoutait avec une grande attention, il se recueillit un instant pour examiner devant Dieu ce qu'il devait lui conseiller. Au même moment, il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui disait : « J'ai préparé cet enfant, et je te l'amène pour en faire le fondement de la société que tu dois fonder. » Alors, sans laisser paraître la profonde impression que cette voix ou cette inspiration avait faite sur lui, il se tourne vers l'enfant et lui propose de venir demeurer avec Granjon ; et, pour l'y déterminer, il s'offre à lui donner des leçons et à l'aider à entrer en religion. Jean-Baptiste Audras ne manqua pas de parler à ses parents des offres qui lui étaient faites ; ils n'y mirent aucun obstacle, parce qu'ils ne regardèrent les propositions de M. le vicaire que comme une marque de bienveillance pour leur enfant, et comme un moyen de le faire instruire à peu de frais. Peu de temps après, M. Champagnat fit connaître tous ses projets à son nouveau disciple, et lui demanda s'il se sen-

tait disposé à embrasser le nouvel institut. Le jeune postulant, dont une des plus belles qualités était une entière docilité à son directeur, lui répondit : « Depuis que j'ai le bonheur d'être sous votre direction, je n'ai demandé à Dieu qu'une seule vertu, savoir, l'obéissance et la grâce de renoncer à ma propre volonté : ainsi, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois religieux. » Belle vertu, heureuses dispositions qui lui gagnèrent le cœur et toutes les affections de son père spirituel, et lui méritèrent la bénédiction de Dieu et la persévérance dans sa vocation, comme nous le verrons plus tard.

M. Champagnat, trouvant ces deux sujets dans les meilleurs sentiments, crut pouvoir commencer son œuvre. Mais où trouver un local convenable pour loger ses deux disciples ? Une petite maison, assez rapprochée du presbytère, était en vente. Il ne balança pas à l'acheter, quoiqu'il fût sans argent. Cette maison lui convenait parfaitement sous deux rapports : parce qu'elle était à côté du presbytère, ce qui lui procurait l'avantage de diriger et de former ces jeunes gens sans trop se déranger ; et parce que le prix en était très modéré. Il en fit donc l'acquisition, ainsi que d'un petit jardin et d'une terre qui en dépendaient, moyennant la somme de seize cents francs, qu'il emprunta pour la payer. Le contrat passé, il se mit lui-même à réparer cette maison, à la nettoyer, et à y placer les petits meubles les plus indispensables. Il fit de ses propres mains deux petits lits en planches pour ses deux Frères, ainsi qu'une petite table à manger. Il introduisit ensuite ses deux disciples dans cette petite maison, qui devint le berceau de l'Institut des Petits-Frères de Marie. L'image de la pauvreté s'y montrait partout ; mais l'étable de Bethléem et la maison de Nazareth étaient pauvres, et les enfants de Marie devaient ressembler à leur Mère, et porter, dès leur naissance à la religion, le cachet de sa pauvreté et de son humilité. C'est le 2 janvier 1817, que les deux novices prirent possession de la maison, qu'ils entrèrent en commu-



MARLIÈS, AVEC ANCIENNE ÉGLISE (page 8.)

nauté, et qu'ils jetèrent ainsi les fondements de l'Institut des Petits-Frères de Marie.

Leur temps fut partagé entre la prière, le travail manuel et l'étude. Leurs exercices de piété furent d'abord assez courts et peu nombreux : ils consistaient dans la prière du matin, l'assistance à la messe, quelques courtes lectures pendant le jour, faites dans le *Manuel du chrétien* ou le *Livre d'or*, le chapelet, la visite au Saint Sacrement et la prière du soir. Leur occupation manuelle était de faire des clous. Le gain que leur procurait ce travail suffisait à les nourrir. M. Champagnat, qui les aimait comme ses enfants, les visitait souvent, travaillait même quelquefois avec eux, les encourageait, leur donnait quelques leçons de lecture et d'écriture, les dirigeait, leur communiquait ses vues et ses projets pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les deux novices correspondirent à ses soins avec une grande fidélité ; ils passèrent leur hiver seuls, dans la paix, dans la ferveur et la pratique de toutes les vertus. Au printemps, Dieu leur envoya un nouveau frère. Antoine Couturier, jeune homme bon et pieux, mais sans aucune instruction, demanda à entrer dans la nouvelle communauté ; il y fut admis et devint plus tard l'excellent et vertueux frère Antoine, mort à Ampuis, le 6 mars 1850, après avoir usé ses forces et sa santé à l'instruction des enfants, et s'être montré toujours un modèle de régularité, d'humilité, d'obéissance, de patience et d'attachement à sa vocation.

Les parents de Jean-Baptiste Audras, qui ne connaissaient ni les intentions de M. Champagnat ni les dispositions de leur enfant, le pressèrent de revenir à la maison ; mais le pieux novice, fortement affermi dans sa vocation, s'en défendit avec énergie, et les supplia avec instances de le laisser dans l'état qu'il avait embrassé et où il se trouvait si content. Ils n'eurent aucun égard à ses prières, et pour ne pas lui fournir l'occasion de les renouveler, ils lui envoyèrent, par un de ses frères plus âgé que lui, l'ordre exprès de se rendre auprès